

prises, tout danger à disparu, et notre Surintendant, trempé jusqu'aux os, grelottant, regagne son domicile à la même allure.

Comme on le voit, tout n'est pas rose dans le métier.

Le véritable titre de M. Lesage à la reconnaissance de la ville, c'est la construction du nouveau canal d'approvisionnement de l'aqueduc.

Idee première, plan général, devis particuliers, explications économiques et techniques, ce projet est sorti tout entier du cerveau de M. Lesage, comme Minerve tout armée de celui de Jupiter.

Cette vaste entreprise, comprenant le creusement de ce canal ainsi que la construction de nouveaux réservoirs, travaux qui permettront à la ville de Montréal de porter le chiffre de sa consommation quotidienne d'eau de huit millions de gallons, chiffre actuel, à cent millions, et de conserver toujours en réserve un approvisionnement de trente-six millions, a donné lieu au sein du comité, puis au Conseil de ville, à des débats aussi longs que passionnés; ils se sont prolongés durant cinq ou six ans.

Le Conseil requit pour l'exécution de ce projet les lumières des plus éminents ingénieurs.

Un volumineux rapport parut dans le temps, contenant les appréciations de MM. Keefer, Water Shanly, du Canada; Francis, de Lowell (Massachusetts); Mac Alpine, de New-York.

Il y avait bien quelques critiques concernant diverses parties du plan, mais la plupart approuvèrent l'idée fondamentale, et l'ingénieur-consultant de l'état de New-York, M. MacAlpine, loua le projet sans réserve et dans tous ses détails.

Aussi modeste qu'il l'est, M. Lesage ose à peine parler de cette victoire, car son entreprise se trouve aujourd'hui en voie d'achèvement.

Des témoignages aussi flatteurs que ceux reçus à cette occasion de la part de confrères distingués, sont un véritable brevet de capacité, dont la ville de Montréal autant que M. Lesage a le droit de s'enorgueillir.

Ce fut aussi durant le cours des débats soulevés par ce projet que M. Lesage s'en fut explorer dans les Laurentides, (comtés de l'Assomption et de Terrebonne) les régions où naissent les sources qui alimentent la rivière du Nord et le lac Ouareau.

Pendant dix jours, M. Lesage et sa troupe vécurent en vrais Indiens, campant sous le ciel, fouillant les bois le jour, et, la nuit, couchant sous la tente.

Il rapportait de ce voyage une précieuse découverte: l'assurance pour Montréal d'avoir un jour à ses portes un immense réservoir naturel d'une eau pure et salubre que, vu les hauteurs où elle coule, la seule force de gravitation amènera à la ville.

Peu de temps après, l'importance de ce premier rapport présenté au Conseil déterminant celui-ci à envoyer sur les lieux une seconde expédition composée des MM. Legge, Stevens, Garth, Westerman et M. Lesage.

Le nom de M. Lesage s'attachera ainsi dans l'avenir, à une des plus gigantesques entreprises que réclament à notre époque les besoins multiples et variés des grandes villes.

L'élargissement du réservoir MacTavish, la construction de celui du Parc, l'adjonction des quatre machines à vapeur qui suppléent les roues hydrauliques, en attendant qu'un seul engin de ce genre remplace une partie de ce coûteux outillage, sont œuvres du Surintendant actuel.

Vers 1863, M. Lesage, en compagnie de M. J. L. Beaudry, le maire d'alors, visita quelques villes des Etats-Unis, dans les intérêts de son administration.

Quels services ne retirait-on pas d'un

voyage en Europe de M. Lesage, aujourd'hui surtout que, comme force motrice, l'hydraulique joue dans l'exécution des grands travaux publics et dans ses divers emplois industriels, un rôle prépondérant.

La ville de Montréal peut certainement s'honorer de son ingénieur hydraulicien; car celles de Ste. Catherine, d'Ottawa, St. Jean, Sorel, St. Hyacinthe, Trois-Rivières, Joliette, Longueuil, ont toutes requis, avant de rien décider pour la construction de leurs aqueducs respectifs, les conseils de M. L. Lesage.

Ajoutons que chacune de ces villes a ou est sur le point d'avoir son aqueduc; c'est reconnaître la confiance commandée par les jugements de notre Surintendant.

Dire, après tout ceci, que le caractère de M. Lesage ne le cède en rien à son habileté; que sa nature sympathique et l'affabilité de ses manières lui ont concilié l'estime de ses chefs, l'affection de ses employés, n'étonnera aucun de ceux qui ont pu l'apprécier.

Aussi ces sentiments, communs à tous ceux qui l'approchent, se sont-ils affirmés en deux occasions mémorables par des témoignages éclatants.

En 1860, les principaux employés de son administration lui offraient une magnifique boîte d'instruments de mathématiques; et, lors de l'adoption de son grand plan par le Conseil, un superbe portrait en pied, qui occupe la place d'honneur de son salon.

Maintenant et pour finir cette esquisse, si vous êtes curieux de connaître M. Lesage, rendez-vous vers les huit heures du matin sur la rue Notre-Dame ou la rue St. Jacques et attendez quelques instants.

Dès que vous verrez venir dans une voiture à un cheval, un homme de forte encolure, laissant paraître entre une paire de favoris gris d'argent, un visage rond et coloré, aux yeux ombragés de fort sourcils, aux lèvres un peu épaisses, vous pourrez saluer M. L. Lesage, Surintendant de l'aqueduc de Montréal. S'il vous prend l'envie de le suivre, vous le verrez s'arrêter devant une maison de modeste apparence, située sur le chemin de la rivière St. Pierre, entourée d'arbres, précédée d'une verte pelouse sur laquelle gambadent sept ou huit bambins. Ce sont là sa famille et son domicile.

Si, par hasard, vos affaires ou les convenances vous amènent dans l'intérieur, vous vous apercevrez à l'ornementation des pièces du logis, tant il règne là de distinction et de bon goût, qu'une main de femme, celle de madame Lesage, a tout disposé pour l'agrément et le confort.

Maintenant, si vous y passez un bout de soirée, la musique, les chants et les sujets de conversation vous apprendront que notre plume, en cherchant à esquisser les traits de cette physionomie, est restée fort au-dessous de la vérité.

A. ACHINTRE.

### ECHOS DE PARTOUT

Le revenu du Prince de Galles est actuellement de £115,000 par année.

Le personnel employé par toutes les compagnies de chemins de fer de l'Angleterre constitue une véritable armée, car il compte 274,535 personnes.

Il y a vingt ans, un Américain et un Anglais commencèrent par correspondance une partie d'échecs, laquelle, après bien des péripéties, vient enfin de se terminer à l'avantage de l'Américain.

M. Gilmour, l'impressario du grand jubilé de Boston, se propose de donner à Philadelphie, à l'ouverture de l'exposition, un concert encore plus gigantesque que celui qu'il a donné il y a deux ans.

Le fondateur du grand arsenal des Chinois, M. Gicquel, doit, dit-on, aller en France, où il amènera trente jeunes Chinois de bonne famille pour être élevés et instruits dans un des collèges de ce pays et préparés à entrer

dans quelqu'un des établissements d'instruction supérieure.

En 1852, le commerce français avec la république Argentine s'élevait à 18 millions de francs; en 1861, ce chiffre passait à 55 millions; en 1873, il a été de 91 millions. Ce sont les vins, les tissus de soie, le sucre, les comestibles fins, les vêtements confectionnés, la mercerie et la quincaillerie qui sont les principaux aliments de ce commerce.

Les forêts françaises couvrent une surface de 8 millions et demi d'hectares, sur lesquels l'Etat en possède 1,160,000, les communes 2,140,000, les particuliers, le reste. Les forêts de l'Etat ou des communes comprennent 1,300 000 hectares en futaies, 1,700,000 en taillis sous futaie et 300,000 en taillis simples. Les Landes, le Var et les Vosges tiennent la tête de nos départements boisés. En bois de charpente et de chauffage, ces forêts fournissent annuellement de 30 à 40 millions de mètres cubes de bois. Cette production, qui peut paraître énorme, ne suffit pas encore aux besoins, puisqu'en 1874, il été importé des pays étrangers pour 166 millions de francs de bois, dont 56 millions pour les merrains de chêne destinés à la fabrication des tonneaux et 90 millions de bois de construction autres que le chêne.

Juin et juillet sont les mois des rosières. Quelle est l'origine des rosières? Les uns disent que saint Médard, le patron de la pluie, de saint pluviex, aurait fondé à Salency, près le Noyon, un prix devant être donné, chaque à la jeune fille reconnue la plus pieuse et la plus méritante. D'autres chroniqueurs rejettent la légende, ne font remonter les premières rosières qu'au règne de Louis XII. A cette époque, un seigneur de Salency se faisait désigner chaque année une jeune fille reconnue comme la plus vertueuse, la faisait amener au château et lui posait sur la tête une couronne de roses, en lui donnant une bourse plus ou moins garnie. C'est de la couronne de roses qu'est venu le nom de *rosière* encore employé aujourd'hui. Reprenant la légende, nous dirons que les premières rosières furent celles du village de Salency, et la première des rosières de Salency, la propre sœur de saint Médard; elle aurait reçu sa couronne et le prix des mains mêmes de son frère.

Quant à l'institution de la fête des rosières dans d'autres localités, elle remonte à la vogue que donna à la rosière de Salency l'opéra du marquis de Sezai: *la Rosière*, dont Grétry écrivit la partition, c'est-à-dire en 1774.

On annonçait dernièrement, sous ce titre: "Un rival d'Orteig," qu'un jeune Américain avait accompli un véritable tour de force en faisant le tour des fortifications de Paris en cinq heures sept minutes.

Un jeune Parisien, employé au journal *la France Nouvelle*, a parié avec ses amis qu'il parcourrait la même distance, soit quarante-huit milles environ, en quatre heures et trente minutes.

En effet, dimanche dernier, le jeune L. Chenu partait de la porte de Passy à sept heures du matin et arrivait au point de départ à dix heures quarante-quatre minutes, n'ayant mis que trois heures quarante-quatre minutes à parcourir cette distance; ce qui fait une vitesse moyenne de près de quatorze milles à l'heure, et il a gagné son pari avec quarante-six minutes d'avance.

Ses amis, pour le suivre, n'ont pas voulu prendre de voiture; car les chevaux de la Compagnie ne vont pas assez vite; ils prirent le chemin de fer et allèrent se poster successivement aux différentes portes de la capitale pour s'assurer qu'il accomplissait bien son pari. Il l'a fait dans d'excellentes conditions.

Ainsi un Parisien court mieux qu'un Yankee et gagne le lieutenant Ternard, qui fait 37 milles en 3 heures 34 minutes.

### NOUVELLES DIVERSES

Il est probable que le sacre de Mgr. Moreau aura lieu le 21 de ce mois.

Nous publierons le portrait et une notice biographique de ce prélat, dans notre prochain numéro.

Dans plusieurs églises de Québec, l'on a fait une collecte pour venir en aide aux malheureux prisonniers de Caraque.

On croit que le gouvernement fédéral fera construire l'édifice qui doit servir aux sessions de la Cour Suprême dans le voisinage du parc Cartier.

Il y aura déjà cent ans, le 31 décembre prochain, que le général Montgomery fut tué sous les murs de Québec. L'on se propose, nous dit-on, de commémorer ce souvenir historique dans la vieille cité.

Le 25 novembre dernier, les employés et bon nombre des amis de M. I. A. Beauvais,

marchand, se sont réunis chez lui et ont présenté à madame Beauvais une adresse, accompagnée d'un magnifique cadeau, à l'occasion du vingt-sixième anniversaire de sa naissance. La soirée se passa de la manière la plus agréable.

Le projet de construire un chemin de fer qui relierait le lac Huron aux chemins de Québec via Toronto, Peterboro, Perth et Carleton Place, n'est pas abandonné. M. Fowler poursuit cette tâche avec persévérance. Le 17 du courant, il a tenu une assemblée publique à Carleton Place, et il demande au comté de Lanark un bonus de \$125,000.

Le concert du 9 courant, donné par MM. Prume et Lavalée, a été un succès étourdissant, splendide! Salle comble, spectateurs d'élite, applaudissements, rappels: l'enthousiasme était au comble. Deux artistes de cette valeur peuvent suffire à une saison musicale des plus courtes. Le compte-rendu au prochain numéro.

Les funérailles de Mme Cherrier, veuve de C. S. Cherrier, écrivain et maître de Son Honneur le juge Coursol, ont eu lieu samedi matin, le 4 courant, en présence d'une assistance considérable. Les porteurs du poêle étaient l'honorable juge Berthlot, L. A. Jetté, écrivain, M. P. F. Hou, Charles Wilson, M. le shérif Leblanc, J. A. Gravel, écrivain, et Alfred LaRoque, écrivain. Le convoi se rendit à l'église St. Jacques où fut célébré le service funèbre, et ensuite au cimetière de la Côte des Neiges pour l'inhumation.

Nous donnons sur le terrible incendie du Sault-au-Récollet, où deux ecclésiastiques aussi aimé que distingués ont trouvé une mort horrible, les détails empruntés à la déposition faite dans l'enquête par Napoléon Lajeunesse, propriétaire de l'hôtel.

"Je demeure au Sault-au-Récollet, vis-à-vis du pont connu sous le nom de pont Viau. Samedi, le 4, j'ai reçu quelques voyageurs: quatre prêtres, dont deux de Ste. Thérèse; les deux autres étaient MM. Lynch et Murphy. Les deux prêtres de Ste. Thérèse sont partis après le souper, mais MM. Lynch et Murphy sont restés. J'ai bien connu M. Murphy lorsqu'il était à Terrebonne. Je ne connaissais pas M. Lynch, c'est un étranger. Ces derniers ont souper avant les messieurs de Ste. Thérèse. Après le souper, ils sont montés au salon, ont pris chacun un cigare et un verre de sherry. Je suis resté quelque temps à causer avec eux, car je connaissais bien M. Murphy. Je les ai laissés vers onze heures moins un quart. Ils m'ont prié de faire atteler leur cheval. Environ un quart d'heure après, comme je me préparais à monter l'escalier pour dire à MM. Murphy et Lynch que leur voiture les attendait, j'entendis mon fils Napoléon crier: "Au feu! au feu!" Dès que j'entendis ce cri, je me précipitai dans l'escalier; mais à peine avais-je monté la moitié des degrés, que la fumée et les flammes me forcèrent de reculer. Je n'entendis pas ceux qui se trouvaient à l'étage supérieur appeler au secours. Les flammes s'étaient communiquées à toutes les parties de la maison. J'essayai, au moyen d'une échelle, de sauver ma belle-mère, mais je ne pus y réussir.

"Je ne sais pas comment le feu a pris, mais je crois qu'il a été allumé par la gazoline, au moyen de laquelle nous nous éclairions. La gazoline était contenue dans un vase de zinc ou fer galvanisé, duquel partaient des tuyaux qui passaient par toute la maison. Le vase qui contenait cette gazoline était dans une chambre du 2e étage toujours fermée à clef. C'est au même étage que les deux prêtres ont péri.

"Mon fils Napoléon a reçu de graves blessures dans cet incendie; il ne peut comparaître ici aujourd'hui.

Je crois que les deux prêtres ont été suffoqués avant d'être brûlés, car la fumée était très-épaisse."

### OGDENSBURG

Tout le monde y passe—comme sur le pont d'Avignon; personne ne s'y arrête—comme aux Trois-Rivières.

Les pieds dans les flots verts du Saint-Laurent, barrière imaginaire entre notre pays et la république américaine, la ville d'Ogdensburg s'étale sur un léger amphithéâtre qui permet au navigateur de compter la plupart de ses maisons et d'en composer le joli groupe avec la bicoque située en face, c'est-à-dire Prescott, sur le territoire canadien.

Tous les jours quelqu'un part du Canada, traverse à Ogdensburg, ouvre sa malle devant l'officier de la douane, monte en chemin de fer et file vers trente endroits de l'intérieur des terres. A l'occasion, ce voyageur vous dira qu'il a vu Ogdensburg.

Passé par là, oui; vu, non!